

La question centrale de la philosophie
du langage (et de la logique) :
qu'est-ce que la signification ?

La logique et le langage ont au moins un point commun : ils prennent tous deux la forme d'un discours (*Logos*) où interviennent des signes (mots, symboles) dotés d'une *signification*. Pour les sujets parlants, il va de soi qu'à la différence de simples bruits, les mots d'une langue vernaculaire (« table », « oiseau ») veulent dire quelque chose. Le logicien admet également que les concepts, les propositions et les raisonnements, exprimés dans une langue naturelle ou formelle, ont également un *sens* et ne sont pas de simples arabesques tracées au hasard sur le papier. Or la notion transversale de *signification* ou de *sens*, commune aux langues naturelles (le français, l'anglais, le latin...) et aux langages formulaires (mathématique, logique, informatique), constitue précisément un problème pour la philosophie du langage et de la logique.

Nous disons que les signes de toutes sortes (linguistiques, logiques, mathématiques...) « signifient » quelque chose ; et dans nos

échanges linguistiques quotidiens la chose est devenue si habituelle que nous n'y prêtons guère attention, comme si avoir un « sens » ou une « signification » était somme toute quelque chose de naturel pour des signes par ailleurs conventionnels. L'important pour nous n'est pas de savoir ce qu'est la signification en général et d'en comprendre le statut ontologique¹, mais d'acquérir le sens de chaque mot au cours de l'apprentissage du langage afin de communiquer avec nos semblables. Pourtant la philosophie, elle, est en droit de s'interroger sur la nature de la signification qu'on accorde spontanément aux signes du langage dans une confiance presque aveugle. Pourquoi les mots et autres symboles sont-ils autre chose qu'un son traversant les airs ou une tache étalée sur une feuille de papier ? D'où leur vient leur signification ? La tirent-ils de leur propre fonds comme si elle logeait en eux ? Ou l'empruntent-ils à quelque chose d'autre ? Dans ce dernier cas, qu'est-ce qui peut conférer un sens aux sons articulés par la voix humaine ? Il s'agit plus précisément de savoir si la signification est

1. Est-ce une chose naturelle se produisant dans la nature, un phénomène psychique apparaissant dans la conscience, une institution conventionnelle dans le monde culturel, ou quelque chose d'autre encore ?

une opération et un produit de la conscience, donc quelque chose de subjectif et d'immanent, ou au contraire un « objet », indépendant de la pensée, dont le statut reste à définir. On le voit, la question du statut ontologique¹ de la signification, comme toute interrogation qui porte sur l'essence au-delà des simples faits empiriques, est loin d'être évidente, car elle bouscule nos évidences et nos habitudes. Elle transforme ce qui pour nous allait de soi en problème. Et puisqu'il appartient à l'essence même du langage d'avoir un sens, ce problème est tout sauf arbitraire et secondaire : c'est « la » question de la philosophie du langage (et de la logique) par excellence, question qui traverse l'histoire de la pensée humaine, d'Aristote à la linguistique, et qui ressurgit chaque fois que les hommes s'interrogent sur la nature et les fonctions des systèmes de signes.

Le problème porte avant tout sur l'objectivité de la signification. Quand nous disons que les mots ont un « sens », quand nous prêtons aux signes et symboles une « signification », celle-ci existe-t-elle indépendamment de la pensée humaine et des multiples langues qui la traduisent, à l'instar des figures et des nombres dont le

1. Ou du mode d'être.

mathématicien découvre les lois universelles ? La signification est-elle, en d'autres termes, une unité idéale objective que toute conscience pourrait saisir et exprimer ? Par exemple, de même qu'il y a toujours « le » nombre 2, que nous pensions ou non à lui, et quelle que soit la façon dont nous le désignons (« 2 », « deux », « *two* », « *zwei* », etc.), il y aurait également « le » concept d'arbre, universel et objectif, que chaque langue traduit à sa manière (« arbre », « *tree* », « *Baum* »...).

Cependant, l'existence du concept abstrait d'arbre est plus problématique que celle des arbres concrets qui peuplent le monde naturel ; celle du nombre 2 plus mystérieuse que l'existence des couples (un homme et une femme, un père et son fils...) auxquels on a affaire dans la réalité. Puisque l'hypothèse d'un universel au-delà des réalités singulières (l'arbre en général, le nombre 2 en général) soulève quelques problèmes, d'aucuns ont pensé qu'il valait mieux chercher les significations dans l'esprit humain, à l'intérieur de la conscience : chaque fois que j'entends ou que je lis un mot, une image mentale se forme en moi par association d'idées (je pense à un arbre, je pense à un couple), et le signe lu ou entendu prend aussitôt un sens. La signification ne serait dès lors que le produit

d'une opération subjective de la conscience consistant à associer à chaque signe une image (souvenir, imagination) de l'objet désigné. Dans cette hypothèse, la signification n'est plus objective et transcendante (indépendante de l'esprit humain et extérieure à lui), mais subjective et immanente (elle dépend de la conscience et existe littéralement en elle).

Pourtant, la théorie psychologique de la signification soulève également de nombreux problèmes. Comment pourrions-nous communiquer si les significations n'étaient que des contenus de consciences singuliers et éphémères, et si chacun n'avait affaire qu'à ses propres images intérieures, fugaces et changeantes ? Il faut que les significations soient disponibles, en dehors de l'esprit, sous la forme de signes accessibles à tous, car nous ne pourrions pas nous comprendre, au sein d'une communauté parlant la même langue, si nous n'utilisions pas les mêmes signes avec les mêmes significations. Et bien qu'elles soient sans doute conventionnelles en tant qu'institutions humaines, les significations ne sont pas totalement arbitraires, car la compréhension interindividuelle serait impossible si chacun donnait à un mot le sens qui lui plaît, au gré de ses souvenirs, de son imagination et de ses

humeurs. Une signification doit s'imposer à toute une communauté linguistique, et une fois qu'une convention est établie (« arbre » désigne l'arbre, « chien » désigne le chien...) personne ne peut plus rien y changer de son propre chef. Si la signification n'est sans doute pas aussi objective que les réalités extérieures du monde naturel (les arbres, les chiens, etc.), elle n'est donc pas aussi subjective et éphémère que les idées ou les images qui nous viennent accidentellement à l'esprit. Une fois qu'elle est incarnée dans un signe, elle a une certaine consistance et une certaine transcendance par rapport aux consciences individuelles et aux initiatives personnelles. C'est pourquoi, sous la forme d'un système de signes, les significations ne sont pour la linguistique ni des entités idéales abstraites comme les nombres, ni des phénomènes psychiques subjectifs comme les images mentales et autres états psychiques, mais une institution culturelle supra-individuelle, comparable au jeu d'échec et à ses règles conventionnelles ou encore aux valeurs monétaires¹. En tant qu'institution collective, le sens dépasse les individus et leurs opérations psychologiques et linguistiques singulières ; mais en tant que convention

1. Cf. Saussure, F. de, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1983, p. 163-164.

sociale, il ne doit néanmoins son existence qu'à une intervention humaine dont le résultat revêt différentes formes historiques.

La question philosophique du statut ontologique de la signification, qui interroge l'essence même du langage et de la logique en tant que *Logos* (discours) doté de sens, admet donc grossièrement trois types de réponse : l'*objectivisme sémantique* envisage les significations comme des entités logiques idéales et objectives ; le *subjectivisme psychologue* les rapporte aux opérations psychologiques des sujets individuels ; et enfin l'*institutionnalisme* ou le *relativisme culturel* soutient qu'il n'y a pas de signification en dehors de ces institutions sociales que sont les systèmes linguistiques. La signification est, en d'autres termes, successivement localisée dans un monde logique pur et transcendant, dans l'esprit humain, dans des systèmes de signes collectivement institués.

La théorie *psychologique* de la signification est peut-être la plus ancienne, sans doute parce qu'elle rejoint à bien des égards le sens commun. Si, comme le soulignait déjà Aristote, le langage permet l'expression et la communication de nos pensées intérieures, il est en effet tentant de tenir le sens pour une production de l'esprit humain, une projection de la pensée

hors du sujet dans des signes matériels extérieurs. Toute la signification d'un mot résiderait donc dans l'opération mentale qu'il est chargé de traduire et d'extérioriser. Je pense à un arbre et, pour faire connaître ma pensée, je prononce le mot « arbre » : le sens de ce terme serait fondé sur l'idée d'arbre présente à mon esprit au moment où je parle (la représentation, en moi, d'un arbre sous la forme d'une image mentale puisée dans la mémoire ou construite à l'aide de l'imagination). D'une manière générale, dans cette hypothèse, les sons proférés ont un sens dans la mesure où ils traduisent une pensée. Pour que l'interlocuteur retrouve ce sens, le mot doit lui suggérer une « représentation » mentale comparable à celle qui était présente à l'esprit du locuteur : il saisit la signification du mot « arbre » quand il comprend que ce terme exprime l'idée d'arbre et qu'il pense à son tour à un arbre.

Contre la théorie psychologique de la signification, la *sémantique objective* rétorque cependant que si la signification était totalement subjective et immanente (une idée présente à l'esprit, un contenu de conscience), les acceptions d'un terme, aussi nombreuses que les représentations mentales qu'il est susceptible d'évoquer, se multiplieraient indéfiniment.